



VOILÀ, L'HISTOIRE EST TERMINÉE

ALICE DUMESNIL

Alice Dumesnil

Voilà, l'histoire est terminée

© Alice Dumesnil, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-6970-1

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

JULIETTE (D'ABORD)

Chapitre 1

C'était un trentenaire. Il était grand, mince et plutôt charmant. En début de soirée, quand le printemps revenait et que les jours s'allongeaient, je le voyais souvent rentrer à vélo de son travail. Toujours bien habillé et soigneusement coiffé, il semblait faire attention à son image. C'était le genre d'homme à se faire des manucures, et même si je n'avais jamais vu ses mains de près, je les imaginais grandes, propres, soignées et surtout peu abîmées. Au vu du costard qu'il arborait tous les jours, il ne devait pas exercer une profession manuelle.

Tous les soirs, quand il faisait beau, il rangeait son vélo dans la cour de l'immeuble familial où nous résidions. Ensuite, il se dirigeait vers la porte de l'immeuble et passait devant une marelle dessinée maladroitement par la petite Martine : espiègle, bagarreuse et délaissée par ses parents. Ces derniers, travaillant souvent tard le soir, la confiaient à une baby-sitter qui la laissait jouer dans la cour et la surveillait distraitemment derrière la grande fenêtre de l'appartement. Vers dix-neuf heures, en général, on l'appelait pour prendre son bain et dîner, Martine répondait toujours en ronchonnant.

J'observais souvent les résidents de l'immeuble qui passaient dans la cour, mais c'étaient eux que je préférais regarder. Martine était la petite fille que je n'avais jamais été : désobéissante, rebelle, envahissante, bruyante. Le trentenaire était le genre d'homme auquel je n'osais parler. Le genre de personne qui irradie, attire et frustre les autres, celui à qui tout réussit. De ce que j'avais entendu, il avait un boulot stable et à responsabilité, semblait gagner sa vie de manière très correcte et parvenait à avoir une vie sociale dynamique.

Martine, quant à elle, était intense et lumineuse. Dotée d'un fort caractère et d'un tempérament colérique, certains la qualifiaient d'impolie mais elle s'en moquait. Elle n'hésitait pas à nous signaler le dérangement provoqué quand on passait dans la cour alors qu'elle était en train de jouer. Je crois qu'elle était embarrassée. Il y avait peu d'enfants de son âge dans l'immeuble ; elle n'avait personne avec qui jouer et parfois on la surprenait à parler toute seule. Peut-être s'inventait-elle des amis imaginaires.

Ce que j'aimais le plus observer, c'étaient leurs querelles malicieuses. Leurs chamailleries avaient commencé quand le trentenaire l'avait surprise, un beau jour, en train de parler seule et qu'il s'était moqué d'elle. Depuis ce jour, il

n'avait cessé de la taquiner, car il voyait qu'elle ne se laissait pas faire. Elle n'hésitait pas à lui répondre en lui envoyant quelques répliques bien senties concernant notamment sa vie romantique que les autres habitants de l'immeuble, un peu vieux jeu, critiquaient.

Si je me surprénais si souvent à les contempler c'était sans doute parce qu'ils me permettaient de m'évader, d'échapper à l'ennui lorsque je m'asseyais derrière la fenêtre du vieux monsieur.

Le vieux monsieur, c'était mon voisin du dessous atteint d'Alzheimer. Je m'occupais de lui pendant que sa femme sortait se détendre quelques heures, ou bien quand elle devait faire des courses. Ainsi, tous les après-midis jusqu'en début de soirée, je veillais sur le vieil homme tout en regardant Martine jouer dans la cour et en attendant que le trentenaire rentre de son travail.

S'occuper du vieil homme n'était pas très prenant et pouvait même s'avérer plaisant dans ses moments de lucidité. C'était surtout un moyen de gagner un peu d'argent, afin de financer mes études et d'aider mes parents à payer le loyer ridiculement élevé du minuscule studio que j'occupais au dernier étage, sous les toits de cet immeuble vieillissant.

Mes journées se ressemblaient toutes, je suivais mes cours d'histoire à l'université. Quelques-uns m'intéressaient et d'autres beaucoup moins. Ensuite, je travaillais à la bibliothèque et enfin, je m'occupais du vieux monsieur. Parfois, nous parvenions à avoir des conversations captivantes au cours desquelles il me parlait de son passé. Je crois que lui et sa femme avaient mené une vie palpitante ; ils avaient été médecins et avaient vécu plusieurs années en Asie pour des missions humanitaires. Un jour, il me dit que le souvenir de ces jours heureux, où ils se sentaient utiles, les aidait, lui et sa femme, à supporter les durs instants présents.

Le week-end, je rendais visite à mes parents, à quelques amis ou je restais ici, à étudier et surtout à rêvasser. Je sortais, allais boire des verres, regardais un film au cinéma, souvent seule, parfois accompagnée.

Mes journées se suivaient monotones, mais ce jour-là, alors occupée à étudier un cours que j'avais eu dans la matinée, quelque chose d'inhabituel se produisit. Le vieil homme, en plus d'être atteint d'Alzheimer, était physiquement très

diminué, si bien qu'il était la plupart du temps alité. Cependant, ce jour-là, il réussit à se lever et vint dans la cuisine me demander un verre d'eau. Je relevai enfin le nez de mes cours pour remarquer avec stupeur qu'il ne portait pas de pantalon, et que son pull, un peu long, ne couvrait que partiellement ses parties. Décontenancée, je me levai brusquement et, dans ma précipitation, fis tomber le vase posé sur la table de la cuisine qui vacilla et alla s'écraser contre le sol. Ce bruit de verre cassé l'effraya, et je ne sus si c'était l'unique raison qui provoqua son évanouissement.

Pendant plusieurs secondes qui me parurent interminables et pendant lesquelles je sentis très nettement mon cœur cogner dans mon oreille, je ne sus que faire. Je sortis de ma torpeur et me raisonnai à appeler les secours, mais avec cet afflux d'émotions j'étais incapable de me souvenir du numéro. J'enjambai alors le corps inconscient du vieux monsieur et ouvris la fenêtre pour demander de l'aide. Le trentenaire et Martine répondirent à mon appel. Le premier accourut et ordonna à Martine de rester dehors, mais bien sûr celle-ci le suivit. J'ouvris la porte pour les laisser entrer et retournai près du malade : son pouls semblait lent mais bien existant. Je poussai un soupir de soulagement. Derrière moi, j'entendis le trentenaire appeler le SAMU et Martine demander pourquoi j'avais déshabillé le monsieur. Je m'aperçus subitement qu'il était toujours à moitié nu et m'empressai de le couvrir. Le trentenaire posa brusquement sa main grande, propre et bien soignée sur les yeux de la fillette. Nerveuse, je fus prise d'une envie de ricaner : vu de l'extérieur on pouvait très aisément s'étonner – et même trouver suspect – de me voir en compagnie d'un vieil homme à moitié nu et inconscient.

Les secours finirent par arriver et emmenèrent le vieux monsieur dans l'ambulance. Entre temps, j'avais appelé sa femme qui arriva à bout de souffle et les accompagna. Étonnamment personne ne me soupçonna de maltraitance.

Une fois qu'ils furent partis, je m'aperçus que je tremblais et que mes jambes ne me portaient plus très bien alors je m'écroulai sur la chaise la plus proche et pris ma tête entre mes mains. Le trentenaire m'aida à me relever et me dit qu'on ne pouvait pas rester là. Il claqua la porte derrière nous et nous conduisit dans son appartement. Martine nous suivait toujours. Il me servit un shot de tequila que je bus cul-sec, ce n'était pas dans mes habitudes de boire de l'alcool fort en fin d'après-midi, mais je dus admettre que la brûlure me revigora.

Je m'excusai de les avoir dérangés et leur expliquai que je n'étais pas souvent

confrontée à des situations d'extrême urgence comme celle-ci et que, prise de panique, je n'arrivais plus à me souvenir de ce qu'il fallait faire dans de pareilles circonstances. Martine me coupa, ce qui n'était pas plus mal car je commençai à me ridiculiser en essayant d'expliquer pourquoi j'étais une espèce d'inadaptée sociale.

— Il est mort le vieux ? Et pourquoi il était tout nu ? Et t'es qui toi, d'abord ? Sa fille ?

— Mais arrête de l'assaillir avec tes questions. Tu ne vois pas qu'elle ne se sent pas bien ! la réprimanda le trentenaire.

Il se tourna vers moi et m'adressa son fameux sourire.

— Au fait, je m'appelle Mathieu.

— Et moi Martine, dit Martine. Mais ce n'est pas moi qui ai choisi mon prénom. Ma grand-mère est morte avant ma naissance et du coup mes parents m'ont appelée comme elle. C'est pour ça que je porte un vieux prénom tout moche.

Je les regardais à tour de rôle ; je ne savais pas comment répondre.

— Le vieux n'est pas mort. Je ne sais pas pourquoi il était tout nu. Non je ne suis pas sa fille, articulai-je. Je dois le garder quand sa femme n'est pas là parce qu'il est très malade.

— Ah ouais d'accord, dit Martine, d'un ton qui suggérait qu'elle s'en foutait royalement. Mais en fait on voulait surtout savoir comment tu t'appelles.

— Juliette.

— La chance ! s'exclama-t-elle la mine boudeuse.

Je les remerciai et leur dis que je ferais mieux de me rendre à l'hôpital. Mathieu me répondit que ça ne servait à rien puisque l'heure des visites était terminée et que si je voulais, il m'accompagnerait le lendemain.

— Moi aussi je viendrai. Ça va être cool ! ça fait super longtemps que je ne suis pas allée à l'hôpital, s'enflamma Martine.

— Non, toi tu resteras ici. On ne peut pas t'emmener sans la permission de tes parents, la rabroua Mathieu.

Au même moment, on entendit le père de Martine l'appeler depuis la cour. Nous l'avertîmes qu'elle était avec nous. Il entra en trombe et lui demanda où elle était encore passée.

— Tu te rends compte, ça fait dix minutes qu'on est rentrés et on te cherche partout ! La baby-sitter nous a dit que tu jouais dehors. Il faudra qu'on pense à la virer, elle n'est même pas foutue de te surveiller correctement, marmonna-t-il entre ses dents.

— J'ai une trop bonne idée ! s'enthousiasma Martine. Juliette peut me garder, puisqu'avant elle faisait du baby-sitting pour un vieux, mais maintenant il est à l'hôpital.

— Qu'est-ce que c'est que ces histoires ? Et puis c'est qui Juliette ?

— Bah c'est elle, dit Martine en hochant la tête dans ma direction.

— Ah bonsoir mademoiselle, ne le prenez pas mal mais je ne vous connais pas et on ne laisse pas son enfant à n'importe qui. Il faudra que j'en parle à ma femme. Pouvez-vous me donner les coordonnées de la famille du petit que vous gardiez ? Au fait, pourquoi est-il à l'hôpital ? Rien de grave j'espère ! Ah oui et vous prenez combien ?

— Pardon ? demandai-je.

— Pour le baby-sitting, vous prenez combien ?

La situation m'avait échappé. Depuis quand étais-je censée garder Martine ? Cet homme parlait à une vitesse ! Lui et sa fille étaient difficiles à suivre.

— Bon, on vous recontactera. Allez Martine viens, c'est l'heure du dîner.

Et ils repartirent aussi vite qu'ils étaient arrivés. Je poussai un soupir de soulagement. Bien que charmante, Martine était aussi très fatigante.

— Mais il n'est pas gêné lui ! S'énerva Mathieu. Si on ne peut pas s'occuper de son enfant alors on n'en fait pas !

— C'est une façon de voir les choses, répondis-je.

— Comment ça ?

— Eh bien ! il faut que les parents travaillent pour loger, nourrir et habiller

leur fille ainsi qu'eux-mêmes par la même occasion ! À moins que vous ne pensiez que le père devrait travailler pendant que la mère s'occupe de leur fille.

Il écarquilla les yeux. Je ne savais pas ce qui me prenait. Ce n'était pas mon genre de m'énerver ainsi.

— Hé oh calme ! Moi je dis ça pour vous. La gosse, Martine, elle est sympa mais elle n'est pas facile et faudrait pas que vous vous retrouviez dans une situation que vous n'avez pas choisie. Je l'ai gardée plusieurs fois pour dépanner. Je m'entends bien avec la mère mais avec le père c'est compliqué...

— Vous avez raison. Excusez-moi et merci pour le verre.

Je m'en allai sans le regarder. À vrai dire, j'avais un peu honte et j'ignorais comment me comporter avec lui. Il me rendait mal à l'aise.

Il m'attrapa brusquement le poignet juste avant que je ne passe la porte.

— N'oubliez pas que je peux vous emmener demain ou un autre jour si besoin.

Ces quelques mots, prononcés avec gentillesse, contrastèrent avec la fermeté de son geste précédent. Cela me troubla. J'ôtai doucement sa main de mon poignet, m'enfuis comme une voleuse, allai directement dans mon appartement et me couchai tout habillée et sans dîner. J'étais épuisée, agitée et confuse. Tout ça à la fois.